



CLASSIQUES
GARNIER

Édition de CLÉDAT (Léon), « Préface »,
*Chrestomathie du Moyen Âge. Morceaux choisis
d'auteurs français*, p. VII-XI

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-1926-3.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-1926-3.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via
Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées
hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

PRÉFACE

Depuis que l'étude du vieux français a été introduite dans les programmes de l'enseignement secondaire, il a paru plusieurs recueils de *Morceaux choisis du moyen âge*. On les doit à MM. Merlet, Aubertin, Constans ¹, dont je tenais à mettre les noms en tête de cette préface ; car j'ai profité de l'expérience qu'ils ont acquise à leurs successeurs.

Il me semble superflu d'expliquer le plan très simple que j'ai suivi. Je me bornerai à dire que, dans les notices littéraires et historiques qui précèdent chaque groupe d'extraits, je me suis attaché d'une part à donner une idée générale de la littérature française du moyen âge, d'autre part à fournir aux élèves les renseignements qui leur étaient utiles pour l'intelligence des *Morceaux choisis* ². Ces notices m'ont en outre permis de réparer certaines omissions, inévitables dans un « choix ». Il était impossible de faire figurer dans les extraits tous les ouvrages et tous les auteurs importants d'une période de sept siècles ; la plupart de ceux que j'ai dû négliger

1. Quant aux recueils de MM. Bartsch, P. Meyer, E. Ritter, ils s'adressent à l'enseignement supérieur. — M. Petit de Julleville a aussi fait une place à nos vieux auteurs dans son volume récent de *Morceaux choisis*.

2. Dans les analyses que contiennent les notices, j'ai suivi de très près le texte que je résumais. Il ne faudra donc pas s'étonner d'y rencontrer certaines particularités de l'ancienne langue, comme le mélange du tutoiement et de l'emploi du « vous. »

seront au moins signalés à leur rang dans les notices.

Il va sans dire que je ne pouvais entreprendre de faire ainsi, accessoirement, une histoire développée de la littérature du moyen âge. Je renvoie donc, pour de plus amples détails, aux principaux ouvrages dont je me suis moi-même servi, à l'*Histoire littéraire de la France*, à l'*Histoire de la littérature française au moyen âge*, de M. Aubertin, aux Préfaces des diverses éditions citées, aux *Épopées françaises*, de M. Léon Gautier, aux études de M. Petit de Julleville sur notre ancien théâtre, enfin aux nombreux travaux publiés par la *Romania*, et dont les plus importants sont signés du nom autorisé de M. Gaston Paris.

J'indique toujours les éditions auxquelles j'emprunte mes extraits ; mais j'ai souvent corrigé les textes, avec la discrétion qui m'était imposée par l'impossibilité de discuter en note, dans un ouvrage de ce genre, les leçons nouvelles que j'admettais. Mes corrections sont d'ailleurs analogues à celles qui ont été faites par MM. Bartsch et Constans dans leurs chrestomathies. Les unes s'appuient sur le sens du contexte ou sur les règles assurées de l'ancienne grammaire. D'autres consistent dans l'option entre plusieurs formes orthographiques ou dialectales employées concurremment par les manuscrits ; j'aurais voulu aller plus loin dans cette voie, mais il n'était pas inutile d'habituer les élèves à la variété de formes qu'ils pourront trouver dans les éditions ou dans les manuscrits. On sait en effet que nos ancêtres n'avaient pas une orthographe officielle, et que, dans une même page, ils écrivaient parfois le même mot de deux ou trois manières différentes. Sans doute beaucoup de ces différences doivent être attribuées à la négligence des copistes, qui ont souvent mélangé des formes dialectales contradictoires ;

sans doute aussi, entre deux graphies équivalentes, il vaudrait mieux adopter toujours la même pour un même texte. Mais ce système n'a été suivi que dans un très petit nombre d'éditions récentes, et, pour donner à chacun de nos extraits l'uniformité orthographique et dialectale, il eût fallu refaire entièrement toutes les autres. J'ai cependant introduit plus d'harmonie dans les formes, et, pour les monuments les plus anciens, qui ne nous sont conservés en général que par des manuscrits bien postérieurs, j'ai donné la préférence aux graphies les plus archaïques.

Les notes sont consacrées aux explications historiques, littéraires ou grammaticales qui pouvaient difficilement trouver place dans le glossaire, ou qu'on n'aurait peut-être pas eu l'idée d'y chercher. Quant aux éclaircissements nécessaires pour l'usage du glossaire, on les trouvera dans l'introduction spéciale qui le précède.

Je souhaite vivement que ce livre contribue à faire connaître et à faire aimer notre ancienne littérature. On pourra relever, dans les œuvres que nous citons, plus d'une maladresse de composition, plus d'une gaucherie de style. Mais pourquoi demander à l'enfance et à la jeunesse la sûreté de l'âge mûr, au lieu des qualités qui leur sont propres, et qui ont bien aussi leur charme ? En littérature comme en art, ce qui importe assurément, c'est beaucoup moins la perfection de la forme que le caractère de l'inspiration, et on ne peut dénier le caractère aux belles œuvres de notre ancienne langue. Pour apprécier toute la valeur des textes littéraires du moyen âge, nous devons apprendre à réagir contre la prévention inconsciente qui résulte des difficultés de la langue, et surtout contre la tendance qu'on éprouve tout d'abord à sourire des tournures démodées et des vieilles accep-

tions des mots. Avec un peu de réflexion, on se rendra compte que cette tendance est absolument déraisonnable. Le langage de notre temps produira exactement le même effet à nos descendants ; telle locution moderne, qui nous paraît toute naturelle aujourd'hui, pourra devenir aussi un sujet de raillerie. A travers les mots, il faut atteindre et juger l'idée. Dans son *Jeu de Saint-Nicolas*, Jean Bodel a écrit ces vers, dignes de Corneille :

Segneur. se je sui jones, ne m'aiés en despit :
On a veü souvent grant cuer en cors petit.

La locution « avoir en dépit » paraîtra bizarre parce qu'elle n'est plus usitée ; le sens du mot « dépit » s'est modifié et affaibli, et nous ne mettrions pas aujourd'hui l'adjectif « petit » après le substantif. Mais ce langage était aussi naturel pour les contemporains de Bodel que peuvent l'être pour nous les vers fameux de Corneille qui expriment la même idée. L'éloquence est égale des deux parts. N'oublions pas d'ailleurs que, dès le moyen âge, l'étranger a rendu à nos vieux auteurs la justice que nous leur avons si longtemps refusée par ignorance. Nos chansons de geste ont été traduites et imitées dans toutes les langues de l'Europe. C'est une vive satisfaction pour notre patriotisme que de constater un tel succès ; c'en est une, plus grande encore, de le justifier.

Outre l'importance qu'elle a par elle-même, la littérature du moyen âge offre encore cet intérêt de nous montrer les origines de bien des œuvres modernes parmi les plus renommées. Shakespeare a pris dans nos vieilles légendes les sujets de plusieurs de ses pièces ¹ ; Molière a puisé plus ou moins directement dans nos fabliaux et

1. Voyez page 48, et page 160, note 1.

dans le roman des *Sept Sages*¹ ; les plus célèbres des romans populaires que les colporteurs répandent encore dans les campagnes remontent à des chansons de geste² ; Rabelais, Bonaventure des Périers et Marot, au xvi^e siècle, la Fontaine au xvii^e, P.-L. Courier³ et Victor Hugo⁴ au xix^e, ont fait de fréquents emprunts aux trouvères et aux conteurs du moyen âge.

L'historien n'est pas moins intéressé à l'étude de notre ancienne littérature. Sans parler des matériaux si précieux que lui fournissent tous les chroniqueurs français, les chants historiques⁵ lui transmettront, sous une forme vivante, les impressions des contemporains de chaque fait, et il entendra dans nos épopées primitives le retentissement prolongé des grands évènements qui ont marqué la formation et les premières manifestations de notre nationalité⁶.

Nous nous sommes efforcé de représenter, dans une juste mesure, par le choix des morceaux, ces divers éléments d'intérêt. Il était impossible de satisfaire, en un volume d'étendue restreinte, toutes les curiosités qu'éveille une littérature encore si peu connue. Nous espérons du moins qu'on n'aura à nous reprocher aucune omission importante, et que nos lecteurs ratifieront les choix que nous avons faits.

L. CLÉDAT.

1. Voyez page 221, note 1, et page 226, note 1.

2. Voyez page 111.

3. Voyez page 226, note 1.

4. Voyez page 91, note 1 ; 92 ; 96 ; 99, note 4 ; 125, note 2 ; 196, note 1.

5. Voyez pages 328, 332, 335, etc.

6. Voyez les introductions de toutes les chansons de geste que nous citons.